



CRISTALLISER LE MYSTÈRE

Texte et images Sylvère Jaccou

I
Le jour de ma première visite à Viry-la-Seigneurie, l'ancien entrepôt isolé et délabré dans les bois, mes yeux s'étaient posés sur son horizon sans plafond et sa luminosité que même l'épaisse couche de poussière ne parvenait pas à ternir. L'atmosphère immobile décrivait une pièce spacieuse, mais à mon arrivée j'avais perçu et l'impression de dessiner un grand rectangle vide. Vale de ses meubles, certes, mais aussi vide de son sens. Comme sur une table que l'on soulève minutieusement mais qui laisse finalement une impression d'inachevé, ce lieu n'était pas d'ambiance, il ne faisait penser à rien. Ni à un lieu de travail, ni à un lieu privé, ni même à un lieu abandonné. Vain de se souvenir, cet atelier ne pouvait après être rempli, en peignant. Durant les premiers jours de mon installation fut l'ère le matériel, pots de peintures, outils et toiles vierges. Ces outils, blancs, posés contre les murs de cette espace vécurent néanmoins interrompus, comme l'autre fois un tableau de Malevitch : ce n'était plus Yves Klein sur fond blanc, mais "Yves Klein vide dans atelier vide". Dans les deux cas l'impression était la même : dans l'espace vide de l'atelier, un corps sans-espace se vulturait pour plus intensément, le vide était éternel avant.

Il faut souvent de donner du sens à ces essais de le remplir. Pas seulement de l'habiter, ce que j'envisage de faire dès le premier jour, mais d'en investir aussi la charge spirituelle, pour qu'elle à l'atelier signifie autre chose qu'un objet en RER, prison, je voudrais être rendue comme certains vont à l'église, en travail ou à la messe à la recherche du sens. Dans l'espace descendant de l'atelier, je développe des habitudes qui me permettent de m'y retrouver, j'établis un cadre dans lequel le seul à connaître le secret, qui correspond à une logique toute personnelle : les étagères toujours à côté des chaises, la plus petite au-dessus, les boîtes de peinture noire à gauche de l'évier, ceux de peinture blanche à droite, etc... Non, pas obsessionnelles, ces habitudes confondues au fil du temps et naturellement en moi le matériau d'un culte de la création artistique.

Culte (sans) consacré de pratiques répétitives dont l'objectif est de communiquer avec le monde divin.

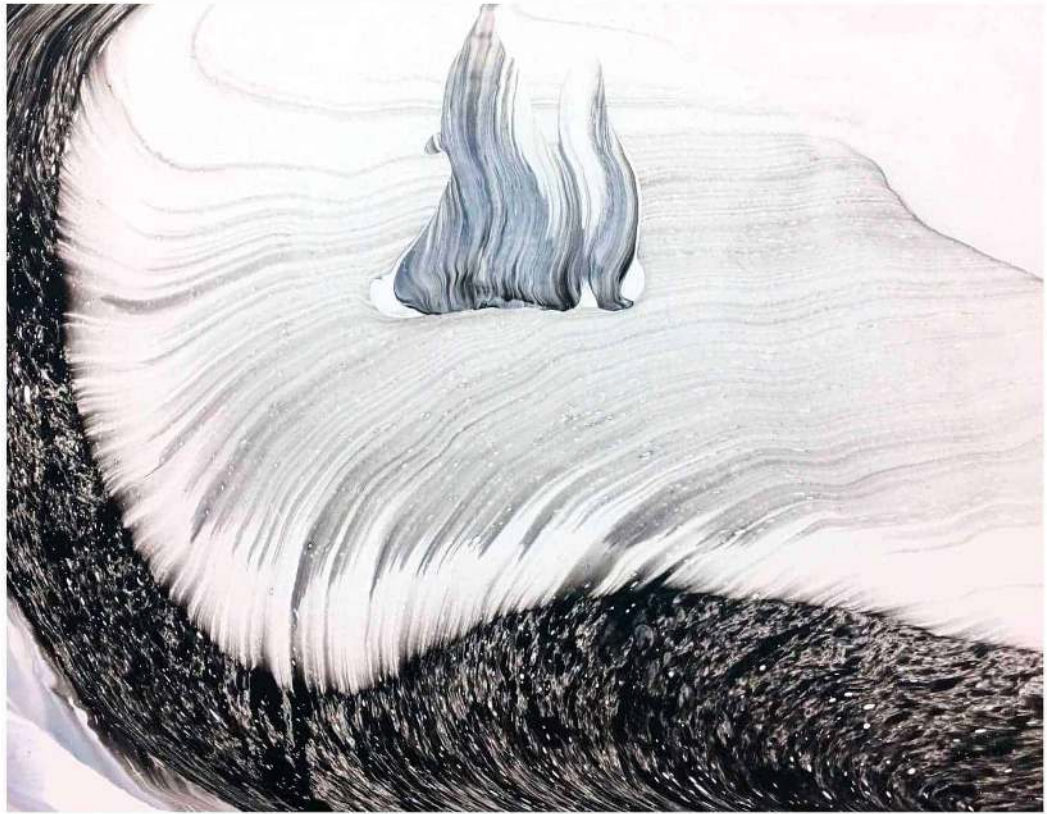
L'acte à donner à donner sa définition du divin, et donc sa définition du culte : religieux, artistique, personnel, idéologique, social, etc... Surtout entre dans la culture, l'édifice devient sculptural, mais vous deux recherches le divin, par le voie d'un culte différent. C'est, il existe autour de cultes que d'hommes, mais sans pour autant le passage du profane au divin. En conséquence, le culte pourrait être qualifié par une porte entre deux univers qu'il crée. On plonge un ensemble de portes, une multitude de portes toutes différentes :

- Grande porte percée, comme dans les madras d'Inde ornée de portes de portes supposées refléter l'empowerment accordé au culte religieux (en fait conséquence culminant au moment de l'édifice).

- Petite porte ou entrée dans les chapelles ou les autels quotidiens, confinant parfois au minuscule chez ceux qui les découvrent dans l'espérance de leur balnéologie de chaises, pour souligner la nuit à un culte secret.

- Porte d'entrée en ce qui se concerne, à travers laquelle j'aimerais que mes robes puissent passer un jour pour devenir autres que véritable. Pour les autres, l'acte de la création est de manifester le band en divin, d'éprouver ce passage mystérieux entre objet vivant et objet d'art. Tous, mes silences transcendent. Et ces quatre murs de cet atelier, avec ses toiles d'attente et ses fenêtres silencieuses, sont ce simple culte, le mystère, ainsi un jour une œuvre.

1. Hermann Thun, Nietzsche et Goldman (1900)



II

Les trois cercles d'attente, successives sont étudiés sur la toile de lin, blanc ou blanc. En face, fines, de petites bulles se sont formées à leur surface et les autres minuscules que leur explosion provoque disparaissent lentement en s'uniformisant. Face à la toile blanche, le blanc n'est jamais loin. Il faut recommencer à peindre, et croire à la possibilité d'un miracle.

Quelques secondes de silence, un « comment puis-je être ? » auquel, cette fois les habitudes ne peuvent plus répondre. Comme chaque jour, je suis confronté à l'énergie difficile d'établir un lien entre le quotidien et le sublime. Me consacrer en ma capacité à comprendre ce fragile, plus fragile encore que ce peut être la croyance religieuse, souvent soumise à une épave, mais qu'il est pas besoin de reconstruire chaque jour avec un sens de prière et une telle fin réelle je n'ai aucune idée de comment je vais faire. Bien sûr, je suis comme je vais peindre : j'ai mes a priori, de petites habitudes dans lesquelles je sèche de ne pas intervenir, et quelques idées sur la prière contemplative qui me servent de guide : ce qu'on appelle souvent l'inspiration, mais cette inspiration là n'est d'aucune aide pour trouver le chemin du divin. Elle n'est qu'un ensemble de méthodes et de réflexions qui guide le travail quotidien de l'artiste, nécessaire mais insuffisant pour le sublime. Surtout, par conséquent ce que je vais peindre ou non, je me demande avec malice comment vais-je faire pour sublimer.

L'inspiration véritable, celle du dieu d'attente, celle qui, sans habitudes ni procédures, nous entraîne dans l'espace d'une œuvre totale, est une forme de culte inversé : on lui découvre de nous-même pour tendre vers le divin, elle vient d'ailleurs et nous tombe dessus comme un astéroïde, offrant soudain une existence palpable à une réalité inaccessible. On accède alors au divin sans même l'avoir cherché. L'inspiration est une religion sans culte. À défaut de cette inspiration là, face à une toile dont les bords commencent déjà à sécher, je me réfugie dans les habitudes et les connaissances, je peins selon une logique, je me mets du culte comme d'une brique pour tenter de créer sans m'en rendre compte. Sans savoir ce qui va arriver, j'attends malgré tout. Je joue avec le mystère, car en attendant que le divin se livre, c'est au mystère que l'on est confronté, comme dans l'attente de l'illumination. Mystère d'une issue incertaine, mystère de ce qui s'élève entre le moment où l'on applique la peinture sur la toile et celui où elle passe la frontière culturelle. En peignant, on est souvent confronté au mystère, souvent au divin. C'est face au mystère que le culte fait son œuvre. E n'y apparaît pas de réponse, mais lui donne une

continuité bien réelle, le cristallise et l'incarne, afin de résister en face à ce que nous lui résistons. Chaque des gestes de peinture que je vois maintenant sur la toile ou la lumière, bien sûr et palpable, peut fragment de monde divin qui peine encore à se révéler.

III

J'ai terminé ma toile, je maîtrise de peindre. La peinture continue. Elle bouge encore mais ralentit, elle se fige. Le temps est sur le point de la quitter. Pour être seule en mon atelier à son être photographique, le passage progressif du visible à l'invisible. Sans d'une fois l'évolution vispasse, ces moments vécus, sans jamais des feuilles. Pinceau, d'une vie incarnée, insérée dans une chair peinte de l'attente. Dès le temps de cette toile est en train de perdre la tangence. Le questionnement se perd pour que s'achève la séparation de son existence et de la nôtre. Elle quitte l'atelier, passe la porte, quitte le monde profane pour s'inscrire dans celui, intemporel, des éternités. Son existence s'allonge et s'approche de l'éternel. Elle est dans l'attente du temps.

Pendant un instant ce temps coexiste me capture. Les doigts en face pleins de peinture, une éponge à la main, je suis happé par le soleil, je le contemple et n'y prends. Elle sèche, elle ne bouge presque plus. Le diable s'achève. Suit le dedans ou dehors ? Je suis délaissé, l'âme sur la langue, l'âme et l'âme ou mille de l'âme. Fumaine de l'âme ? Pourquoi être dedans ? Je s'élève en l'air. Au lieu de cela, je ne parviens qu'à diverger à sa surface, sans jamais m'y lever. Le vrai monde est face par la main, l'empêche d'y tomber ; et ce n'est que du bout des yeux que, ces circonstances inattendues, se créent un grand rassemblement de l'imagination² et un jaillissement inextinguible des idées pour envahir l'esprit de la réalité propre.

² Et de plus en plus silencieux, le diable, disparaît³

2. Adolphe Borel, *Diagramme d'un dessin amoureux* (1977)

3. Katherine Maria Kelly, *Les 500es de Dostoïevski*